

de la science impersonnelle au moment où un mouvement féministe international interpellait aussi directement ma propre expérience, mais raconter en première personne un événement de ma vie me paraissait incompatible avec mon statut professionnel.

Témoigner est toujours une épreuve

Pourtant, la vérité est aussi que j'ai reculé devant la difficulté du récit, au moment même où tant d'autres estimaient qu'elles n'avaient pas le choix, donnaient des noms et des détails, faisaient l'expérience de la peine que coûte ce type de narration et des réactions accusatrices qui peuvent vous frapper en retour. Certes, la simple déclaration n'est pas un problème en soi : des centaines de milliers de femmes rassemblées sur les réseaux sociaux par le hashtag #MeToo ont déclaré qu'elles avaient été harcelées, agressées ou violées, en donnant un âge et en désignant l'auteur par son statut, sans en dire plus.

Mais il a fallu l'émission pour que je m'avoue ce qu'il y avait eu d'étrange chez moi à éviter soigneusement de raconter mon histoire tout en expliquant, par exemple dans la tribune publiée dans *Le Monde*², que la grande affaire de #MeToo était justement de rendre publiques des expériences longtemps reléguées dans l'ombre du privé le plus secret, afin de faire reconnaître dans toute son ampleur la dimension sociale de l'enjeu.

Contrairement à ce que laisse penser l'expression « libération de la parole », raconter est d'abord une épreuve pour la victime de violence sexuelle. Quoi qu'elle fasse, son récit sera pris en tenaille entre le risque de trop peu dire et le devoir d'en dire trop.

2. Irène Théry, « Harcèlement sexuel, nous sommes si nombreuses que c'en est impressionnant », *lemonde.fr*, 2 octobre 2017.

Trop peu dire, du fait de tous ces avant, après et à côté de l'acte, qu'on croit hors sujet et qui pourtant seuls donnent à comprendre l'intensité vivante de l'agression et parfois même son sens. Ce n'est pas pour rien que nombreuses sont celles qui ont eu besoin d'aller jusqu'aux dimensions du livre à propos du viol ou de l'inceste qu'elles ont subi, ou qu'il m'a fallu plusieurs pages pour faire apparaître ce que les quelques mots improvisés à la radio avaient effacé : la terreur d'être tuée, consubstantielle de bout en bout à la courte agression que j'ai vécue.

Mais *devoir en dire trop* aussi, quand chaque mot décrivant un geste d'agression sexuelle, fût-il comme dans mon cas le plus court et le plus simple, blesse la pudeur de celle qui n'a d'autre choix que de devoir rompre la règle sociale du silence sur le sexe, avec de surcroît le sentiment de réanimer l'offense qui lui a été faite.

Entre ces écueils symétriques s'étend pourtant l'espace de la narration, qui a sorti de l'ombre comme jamais auparavant l'immense continent caché du harcèlement et des violences sexuelles et l'a donné à voir dans toute sa réalité, à la lumière crue des faits racontés. Qui, cinq ans après l'affaire Weinstein, oserait encore le contester ? Avec toutes celles et ceux qui, dans le monde entier, ont rejoint la révolte des actrices de Hollywood non pas contre un homme puissant seulement, mais contre un système relationnel favorisant l'impunité de toute la gamme des agressions sexuelles, des plus anodines en apparence jusqu'aux plus graves : les employées victimes de leur patron ou de leurs collègues, les femmes victimes de leur mari ou de leur ex, les jeunes garçons et filles victimes des curés, des moniteurs, des entraîneurs de sport, les enfants victimes de leurs parents, victimes des pédophiles, les handicapés victimes des valides...

Quant aux autres, qui se sont précipités en 2017 pour condamner ce qu'ils voyaient comme une explosion de

règlements de compte individuels sans foi ni loi, et même prophétiser qu'on trouverait un jour évident de critiquer ce « grand délathon³ », ils n'ont révélé que leur radicale cécité devant l'un des plus puissants mouvements de transformation des sociétés en ce premier quart du XXI^e siècle.

De « moi » à « moi aussi »

Récit après récit se sont tissées des chaînes de solidarité, dont l'objectif n'était pas de régler « mon cas » mais de faire entendre « notre cas ». Il ne s'agissait pas de dire « moi », mais « moi aussi ». Chacune a compris, comme je l'ai compris moi-même, que se déclarer n'était pas simplement un acte de libération personnelle mais l'accomplissement d'un devoir, pour que le monde change.

Dire « je » n'était pas se complaire dans son histoire, c'était témoigner d'une condition partagée. Ce n'était pas priver quiconque de ses droits, et d'un procès en bonne et due forme, c'était refuser qu'un usage dévoyé de la présomption d'innocence soit l'aubaine des crimes sans témoin. En cela, il n'y a aucune rupture entre mon « moi aussi » allusif des premiers temps et le témoignage en première personne qui vient aujourd'hui le compléter. Je ne parle pas pour moi : c'est mon histoire qui, nouée à toutes les autres, parle pour nous et témoigne de ce qu'était, de ce qu'est encore, le monde social que le mouvement #MeToo a voulu changer.

Pour certains psychanalystes, les origines du silence d'une partie des victimes sont à chercher du côté de l'inconscient : elles auraient refoulé le plaisir pris aux attouchements qui leur ont été imposés – l'émoi sexuel ignorant la morale – et seraient prisonnières de ce refoulement. Je me garderai bien de me prononcer sur les débats des psychologues cliniciens.

3. Elisabeth Levy, « "Balance ton porc" : le grand Délathon a commencé ! », *Causeur.fr*, 17 octobre 2017.